



Mais détruites par la guerre, avec des façades criblées de balles ou trouées par les obus. Là, c'était vraiment autre chose. Des quartiers entiers, rasés d'un coup. Réduits à l'état de ruines. Les rues couvertes de gravats. Un chaos indescriptible. Et l'odeur des cadavres qui recouvrait tout... Les survivants avaient installé des tentes ou des abris de fortune partout où il y avait un peu d'espace. Ceux qui avaient encore une maison avaient tellement peur d'y retourner que la nuit, ils s'installaient pour dormir au beau milieu de la rue.

En quoi a consisté ton travail sur place ?

Étant coordinateur logistique, je suis chargé de l'environnement matériel d'une mission : bâtiments, véhicules, approvisionnement, transport, communication, gestion des

**À chaque nouvelle réplique,
c'est un rappel du traumatisme.
Le couteau qui tourne
dans la plaie. Malgré tout,
ils ne se laissent pas abattre**

problèmes de sécurité... C'est très vaste, et — dans ce contexte — particulièrement compliqué. Pendant plus d'un mois, comme nous n'avions ni bureau ni maison, toute l'équipe a vécu et travaillé dans une salle de classe du Lycée français. Il a fallu récupérer ce qui pouvait l'être dans les anciens bâtiments, et pour cela casser à coups de masse ce qui menaçait encore de s'écrouler, avant d'évacuer tous les gravats. Par chance, les véhicules qui servaient aux cliniques mobiles étaient encore utilisables. L'activité médicale a donc pu reprendre assez vite. L'approvisionnement était un gros problème. Les premières semaines, tout arrivait par la route depuis Saint-Domingue. Ni le port, ni l'aéroport de Port-au-Prince n'étaient accessibles. En tout cas, pas par nous. Seuls les militaires y avaient accès. Il a fallu se débrouiller.

La terre a continué à trembler ?

Bien sûr, pendant toute la durée de mon séjour ! Plus d'une fois, nous avons été jetés hors de notre lit au beau milieu de la nuit par des répliques. Mais elles se sont espacées. La dernière semaine, il n'y en a eu qu'une seule. À chaque fois, pour la population, c'est un rappel du traumatisme qu'elle a subi. Le couteau qui tourne dans la plaie. Malgré tout, ils ne se laissent pas abattre.

Est-ce que tu peux nous en dire plus à ce sujet ? Comment la population réagit-elle ?

Il y a une solidarité assez exceptionnelle.

Il faut dire que tous les Haïtiens ont été touchés par cette catastrophe. À des degrés divers, bien sûr : tous n'ont pas perdu leur maison. Mais tous ont perdu des proches ou des amis. Cela a créé des liens très forts. Psychologiquement, c'est aussi difficile. Même ceux qui essaient de rester positifs connaissent des moments de découragement. Il y a tellement de choses à reconstruire — et à construire, tout simplement — que la tâche est colossale. De là à ce qu'elle paraisse insurmontable, il n'y a qu'un pas. Certains ont préféré quitter la ville.

Le quartier de Martissant, dans lequel AMI intervient principalement, est un bidonville dans lequel s'entassaient notamment des personnes déplacées en 2008 suite à la destruction des Gonaïves par les cyclones. Après le tremblement de terre, beaucoup d'entre elles ont choisi d'y retourner. À Port-au-Prince, on dit qu'ils ont quitté les Gonaïves les pieds dans l'eau et qu'ils y retournent, l'eau dans les yeux.

Quel bilan tires-tu de cette mission ? Comment vois-tu l'avenir d'Haïti ?

Les premières semaines ont été épuisantes : je dormais rarement plus de trois ou quatre heures par nuit. Au bout d'un mois, j'ai dû lever le pied. Je ne travaillais plus qu'à mi-temps : douze heures par jour ! Autant dire qu'il était temps que je rentre pour me reposer un peu.

Le problème, c'est qu'il n'y a personne pour me remplacer à Port-au-Prince. Alors, je continue à travailler, à distance, sur des dossiers de fond. Il n'est pas non plus impossible que je reparte d'ici peu.

Pour le reste, avec la saison des pluies qui démarre et les cyclones qui vont arriver un peu plus tard, les déplacés ne sont pas au bout de leurs peines. Il va y en avoir pour des années avant de retrouver une vie normale. Est-ce que les financements dureront suffisamment longtemps ? Toute la question est là. Pour l'instant, la plupart des ONG fonctionnent sur des contrats de courte durée.

Cet entretien a eu lieu mi-avril. Depuis, Rémi a repris le chemin de Port-au-Prince. Il n'y avait toujours aucun coordinateur logistique identifié pour le remplacer, alors il a accepté de repartir un mois. Désormais, l'équipe loge dans une maison et travaille dans un bureau, mais il reste beaucoup de problèmes logistiques à gérer. Du côté de la sécurité notamment (des enlèvements d'expatriés ont eu lieu au sein d'une autre ONG) mais aussi sur le plan de l'approvisionnement : même le carburant vient à manquer.

Nul doute qu'il va encore être bien occupé !

Interview réalisée par Florence Blanchet
photos Rémi Clerfeuille



*Camp après l'arrivée des secours
Un transport en commun
"La vie continue"*



© Michel Thomas

Sur le web

familleatourdu monde.free.fr



amifrance.org

